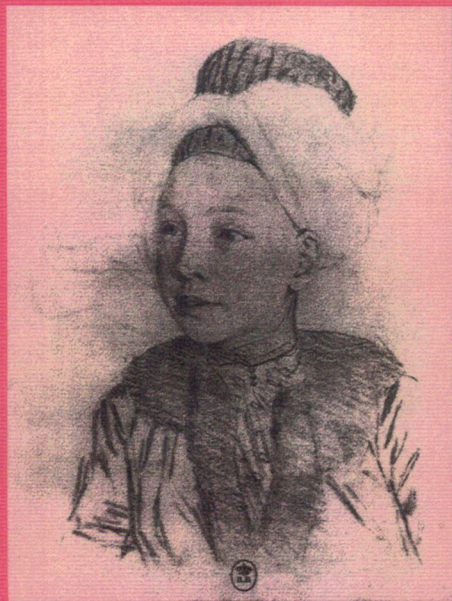


Enfance et jeunesse  
dans le monde  
musulman

Sous la direction / directed by  
François Georgeon et Klaus Kreiser



Childhood and  
Youth in  
the Muslim World

EUROPEAN  
SCIENCE  
FOUNDATION  
SETTING SCIENCE AGENDAS FOR EUROPE

MAISONNEUVE & LAROSE

Nora ŞENI

## La jeunesse, une « non-génération ». Rhétorique éducative dans la Turquie des années trente<sup>1</sup>

- « Résumons ce que nous attendons des jeunes :
- maintenir les idéaux sacrés (*ilki*) du pays au-dessus de tout.
  - être utile au pays et à l'État.
  - avoir confiance en soi et savoir se maîtriser.
  - travailler avec discipline et méthode.
  - être fort et productif, aujourd'hui plus qu'hier.
  - s'élever sans cesse pour ne pas reculer.
  - travailler à créer des façons de vivre plus élevées<sup>2</sup>. »

Celui qui décline ainsi les qualités que doit obligatoirement posséder le « jeune idéal » dans la Turquie républicaine des années trente est un littéraire que sa formation initiale ne destinait pas à devenir le doctrinaire de la pédagogie officielle. Diplômé de la faculté des lettres d'Istanbul, Agâh Sırrı Levend (1894-1978) est plutôt connu aujourd'hui pour son travail sur des écrivains turcs célèbres comme Hüseyin Rahmi Gürpınar, Ahmet Rasim, Şemsettin Sami et d'autres. Écrivain, poète, historien de la littérature, il fut très actif dans la vie culturelle, créa

1. Je remercie Nukhet Sirman d'avoir attiré mon attention sur Agah Sırrı Levend en me communiquant un mémoire semestriel préparé par ses étudiants de l'Université du Bosphore : B. Büyüktoku, Z. Hayfavi et N. Mitrani.

2. A. Sırrı Levend, « Gençliğe ve Gençlere Dair » (Au sujet des jeunes et de la jeunesse), *Yeni Türk* 46, 1936.

école et revues, professa au lycée et à l'université. Il dirigea par deux fois, de 1945 à 1951 et de 1961 à 1966, l'édition de *Türk Ansiklopedisi*, l'importante Encyclopédie turque<sup>3</sup>.

Fils du président du tribunal des pourvois en cassation à Edirne, A. Sırrı Levend a incontestablement grandi dans un environnement cultivé. Il tient probablement de son père sa connaissance du persan, de l'arabe et son goût des belles-lettres. Sa carrière éditoriale débute très tôt : il n'a que vingt-six ans lorsqu'il commence à publier *İstiklâl Postası* (Le Courrier de l'Indépendance). Il y édite les travaux des élèves du lycée qu'il vient de fonder (*Özel İstiklâl Sultanîsi*), qu'il administre et où il enseigne la littérature. Il poursuit en fondant, avec son ami, Mehmed Servet, la revue *Felsefe ve İctimaiyat* (Philosophie et Sociologie). Ayant pris, en 1935, la direction de la Maison du peuple (*halk evi*)<sup>4</sup> d'Eminönü, à Istanbul, il devient rédacteur en chef du mensuel édité par cette cellule, *Yeni Türk* (Le Turc Nouveau).

Ses idées et partis pris concernant l'éducation font l'objet de treize articles parus en position éditoriale dans ce mensuel, dix d'entre eux étant publiés de février 1936 à février 1937. Ils constituent à chaque fois la « une » du numéro, avec des titres comme « La Jeunesse », « La Famille », « L'École », « Le Collège », « Les Études supérieures », « Un Métier », « Au sujet de la jeunesse et des jeunes », « L'Éducation de la jeunesse », « Jeunesse et discipline », « Les Principes de notre Éducation nationale ». L'article intitulé « Le 19 Mai » fait l'objet d'une conférence diffusée sur Radio Istanbul, le 19 mai 1937.

L'ensemble de ces textes constitue un exposé cohérent des conceptions éducatives d'Agah Sırrı Levend. Les fonctions professionnelles et politiques de l'écrivain-pédagogue autorisent la lecture de cet ensemble comme un

3. Sur Agâh Sırrı Levend, voir également İsmail Uluçgür, *Agah Sırrı Levend*. TDK, Ankara, 1982. Agâh Sırrı Levend, *Türk Dili ve Edebiyatı Ansiklopedisi*, v. 6, pp. 83-85 ; *Id.*, *Türk Ansiklopedisi*, fasikül 23, Millî Eğitim Bakanlığı, Ankara, 1976, p. 13.

4. Au sujet des Maisons du peuple, voir A. Çeçen, *Halkevleri*, Ankara, Gündoğan Yayınevi, 1990. Çetin Yetkin, *Türkiye'de tek Parti Yönetimi*, Istanbul, Altın Kitaplar Yayınevi, 1983. K. Karpat, « The People's Houses in Turkey, Establishment and Growth », *The Middle East Journal* 17, n°1 et 2, pp. 55-67, et K. Karpat, « The Impact of the People's Houses on the Development of Communication in Turkey 1931-1951 », *Die Welt des Islams* XV, 1-4, pp. 69-83. A. Öztürkmen, *Türkiye'de Folklor ve Milliyetçilik*, Istanbul, İletişim, 1998. Voir aussi, sur les « foyers turcs » : Füsün Üstel, *Türk Ocakları*, Istanbul, İletişim, 1997 ; F. Georgeon, « Les Foyers turcs à l'époque kémaliste (1923-1931) », *Turcica* XIV, pp. 168-215, et F. Georgeon, « Nationalisme et populisme en Turquie : l'expérience des Foyers turcs (1912-1931) », *Les Cahiers du GETC* 2 ; W. Weiker, *Political Tutelage and Democracy in Turkey*, Leiden, Brill, 1973, p. 317 ; Y. Sarıncay, *Türk Milliyetçiliğinin Tarihi Gelişimi ve Türk Ocakları. 1912-1931*, Istanbul, Ötügen yayınları, 1994 et *Atatürk'ün Milliyetçilik Anlayışı*, Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü yayınları, 1990.

Il dirigea par deux  
*Türk Ansiklopedisi*,

on à Edirne, A. Sirri  
nent cultivé. Il tient  
, de l'arabe et son  
rès tôt : il n'a que  
*tası* (Le Courrier de  
ycée qu'il vient de  
seigne la littérature.  
la revue *Felsefe ve*  
935, la direction de  
il devient rédacteur  
Turc Nouveau).  
nt l'objet de treize  
x d'entre eux étant  
t à chaque fois la  
e », « La Famille »,  
», « Un Métier »,  
n de la jeunesse »,  
cation nationale ».  
érence diffusée sur

nt des conceptions  
nelles et politiques  
semble comme un

*Levend*, TDK, Ankara,  
5, pp. 83-85 ; *Id.*, *Türk*

, Gündoğan Yayınevi,  
taplar Yayınevi, 1983.  
Growth », *The Middle*  
f the People's Houses  
*Welt des Islams* XV,  
stanbul, İletişim, 1998.  
stanbul, İletişim, 1997 ;  
*Turcica* XIV, pp. 168-  
cience des Foyers turcs  
*ge and Democracy in*  
*arihi Gelişimi ve Türk*  
*Milliyetçilik Anlayışı*,

manifeste officiel, comme l'énoncé des principes de base de l'éducation nationale turque dans les années trente. Il renseigne sur la sensibilité, les orientations générales qui soutiennent les efforts en matière éducative de la jeune République turque absorbée à consolider l'État national qu'elle vient de créer. Si Levend abandonne son rôle d'éducateur national pendant les années quarante, lorsqu'il est élu député de la ville d'Aydın (de 1940 à 1946), il demeure très proche des sphères gouvernementales, c'est-à-dire du parti unique de l'époque, le Parti républicain du peuple (PRP). Pendant trois ans, il sert son parti comme « inspecteur » de villes comme Kayseri et Niğde. En 1945, le parti lui confie la mission de créer une encyclopédie. Celle-ci s'appellera l'« Encyclopédie İnönü » et, plus tard, l'« Encyclopédie turque ». On sait que Levend démissionne en 1951, quitte sa fonction de directeur d'édition lorsque le titre de l'encyclopédie est changé et le nom d'Inönü abandonné. La décision de rebaptiser l'ouvrage fut sans doute prise par les responsables du Parti démocrate (PD) au gouvernement à partir de 1950. (La Turquie adopta un régime de pluripartisme à partir de 1946.) La carrière de Levend qui continuait d'évoluer dans l'orbite du PRP interdisait à l'évidence qu'il se maintienne à la tête de cette édition, sous le gouvernement d'un parti rival. Néanmoins, aussitôt le Parti démocrate déchu du pouvoir en 1960, Levend est rappelé à la tête de la même « Encyclopédie » où il demeurera jusqu'en 1966.

L'importance de ses liens avec le PRP le propulse au sein de la haute bureaucratie, où il fait une brillante carrière. En 1951, il est nommé secrétaire général de la très officielle Organisation pour la langue turque (*Türk Dil Kurumu*). Quelques années plus tard, en 1963, il accède à la présidence de cette institution où il fonde et dirige deux revues qui ont occupé une place majeure dans la vie éditoriale turque : *Türk Dili Dergisi* (la Revue de la langue turque - première parution en octobre 1951) et le célèbre *Türk Dili Araştırmaları Yıllığı, Belleten* (Annuaire des recherches de langue turque). Il assurera la direction de cet annuaire jusqu'en 1975, alors qu'il a quitté la présidence de l'Organisation depuis 1966. Pendant ce temps, il écrit beaucoup pour des journaux comme *Ulus* (La Nation), *Türk Dili* (La Langue turque), *Son Posta* (Le Dernier Courrier), *Vakit* (Le Temps). Néanmoins, n'entreront ici en ligne de compte que ses articles parus dans la revue *Yeni Türk* (Le Turc nouveau), rédigés lorsqu'il était à la tête de la Maison du peuple d'Eminönü, tribune de ses points de vue éducatifs.

### Des Foyers turcs aux Maisons du peuple

La cellule d'Eminönü est la seule Maison du peuple à Istanbul pendant les années trente. On peut donc avancer sans risque de se tromper que Sirri Levend est alors à la tête de la plus importante des succursales, après celle d'Ankara. Une parenthèse s'impose ici sur les Maisons du peuple qui permette de déterminer la place d'Agah Sirri au sein du dispositif étatique, de mesurer sa proximité avec l'idéologie officielle et de savoir s'il s'exprime en son nom. Créées en 1932, ces Maisons s'inscrivent dans une tradition d'éducation politico-culturelle des adultes, une tradition qui remonte jusqu'aux *Tanzimat*. Par des publications, par les réunions qu'ils suscitent, des écrivains, des enseignants et des journalistes contribuent à moderniser, à définir et à consolider un sentiment national. En 1912, un cercle d'intellectuels d'Istanbul comprenant des personnages célèbres comme Ziya Gökalp, Halide Edip, Fuat Köprülü, Yusuf Akçura et Ahmet Ağaoğlu réunissent divers petits groupes en une seule organisation, les Foyers Turcs (*Türk Ocakları*). Pendant la Première Guerre mondiale et tout au long de la guerre d'indépendance, ces Foyers sont très actifs dans les domaines de la propagande, de l'agitation et de l'éducation. Réorganisés en 1923, ils sont dissous en 1931. Sans revenir ici sur un débat qui a déjà eu lieu au sujet des motifs de la fermeture des Foyers turcs, on peut rappeler que les historiens rattachent cet épilogue à des facteurs aussi divers que la conjoncture politique internationale ou la réputation *pan-turquiste* de certains dirigeants. En survolant ces explications, on acquiert la conviction de devoir entendre au pied de la lettre les raisons invoquées par les responsables du PRP et - plus surprenant - par les dirigeants des Foyers. Ceux-ci consentent à s'auto-dissoudre. Ils entament, en chœur avec le PRP, la litanie de la nécessaire concentration de tous les efforts de développement. Ils font écho à la détermination du pouvoir central à mettre tous les moyens sous le contrôle d'un commandement unique, au service d'une seule orchestration. Certes l'injonction à unifier, à homogénéiser, est cohérente avec le projet d'une nation en devenir (imposer une langue, s'approprier une culture, la diffuser en tant que patrimoine propre, se réinventer une histoire). Mais cette impulsion est ravivée d'un tout nouvel essor dans les années trente et s'étend à la vie sociale et politique tout entière. Çetin Yetkin considère qu'Atatürk annonce cette bifurcation dans une déclaration publiée par le journal *Vakit* du 25 mars 1931 où il explique les raisons qui conduisent à la fermeture des Foyers : « Des périodes existent dans l'histoire des nations où, pour aboutir à certains objectifs, il est nécessaire de réunir tout ce que le pays compte de forces matérielles et morales et de les orienter dans la même direction. Il est indispensable de réunir en un seul lieu toutes les forces nationalistes

et républicaines pour protéger le pays et la révolution des dangers internes et externes<sup>5</sup>. « Unité » (*birlik*), « un idéal unique » (*tek bir ülkü*), obéir, se tenir « ensemble » (*birlikte*) au service « d'un commandement unique » (*tek bir kumanda*) seront les maîtres mots de la politique « uniste » (*tekçi*)<sup>6</sup> de cette décennie et accompagneront un virage centralisateur et absolutiste. (Le mot *birlik*, construit à partir de la racine *bir* « un », signifie « unité » mais aussi « ensemble ». L'usage fréquent qui en est fait scande cette rhétorique nationaliste et renforce l'esprit monopoliste qui l'habite.)

Cet « unisme » est tout à fait opératoire dans les mentalités au moment où a lieu la dissolution des Foyers. Les dirigeants n'ont sans doute pas le choix, ils ne peuvent s'y opposer. Mais ils font bien plus que se plier aux directives, ils se les approprient. Ils sont convaincus, il faut unifier les moyens et donc mettre leurs capacités, leurs richesses à la disposition du Parti républicain du peuple. Les Foyers ne poursuivent-ils pas les mêmes buts que le Parti ? Pourquoi disperser alors les forces ? On peut noter d'ailleurs qu'aucun limogeage n'a véritablement lieu après la dissolution, plusieurs des cadres dirigeants des Foyers retrouvant des fonctions analogues dans l'organisation des Maisons du peuple. Si Hamdullah Suphi, personnage principal des Foyers, est éloigné, il s'agit d'un exil plutôt confortable qu'il traversera comme ambassadeur à Bucarest. On retrouve ici à l'œuvre le penchant des élites, des intellectuels turcs à s'identifier avec l'État. Repérer l'existence de cette tradition, qui connaîtra encore de beaux jours, permet de comprendre, dans l'épisode des Foyers, comment leurs dirigeants, leurs fondateurs ont pu ainsi, sans ciller, se laisser déposséder d'un important outil politique, d'un efficace instrument de pouvoir. Officiellement, tout le monde acquiesce à la version suivante : il est vrai que les Foyers turcs ont joué un rôle pionnier dans le projet de « nationalisation » à l'époque des Jeunes Turcs mais, aujourd'hui, cette fonction n'a plus de raison d'être puisque la République de Turquie est fondée. Mission accomplie ! Or c'est justement entre 1920 et 1930 que les Foyers connaissent un développement important, « jusqu'à devenir, au début des années trente, un organisme puissant, doté d'un centre imposant à Ankara et fortement implanté dans le pays avec ses 250 sections et ses 30 000 adhérents »<sup>7</sup>. Les Foyers possèdent

5. Çetin Yetkin, *op. cit.*, p. 30.

6. Le terme est de Ayşe Kadioğlu, « L'État à la recherche de sa nation. Les impasses du nationalisme turc » (*Milletini arayan devlet. Türk milliyetçiliğinin açmazları*), in Artun Unsal, ed., *75 Yılda Tebaa'dan Yurttaşa Doğru*, Istanbul, Türk Tarih Vakfı Yayınları, 1998, p. 209. L'auteur précise : « En œuvrant pour l'éveil du peuple turc, les élites de l'État ont pris des positions centralistes et ont tenté de couper les liens avec le passé. Pour réussir ce projet, ils ont été contraints d'élaborer une identité centraliste, absolutiste et uniste [*tekçi*] », p. 209.

7. F. Georgeon, « Les Foyers... », p. 169.

en outre de nombreux bâtiments, des cinémas, des terrains, des boutiques. À la fin de la décennie, leur fortune totale est estimée à près de six millions de livres et la valeur des biens immobiliers que s'approprie ainsi le Parti républicain du peuple s'élève à plus de 1 300 000 Ltq<sup>8</sup>. Le 23 avril 1930, les Foyers, cette organisation jouissant d'une autonomie toute relative, inauguraient à Ankara, avec les honneurs officiels, leur nouveau centre, un bâtiment somptueux et monumental avec salle de spectacle, bibliothèque et salle de lecture. Un an plus tard, l'institution des Foyers était dissoute. Cette dissolution/absorption illustre bien l'emboîtement de deux traditions : une politique héritée d'un État centralisateur ne répugnant pas à confisquer, et cette idéologie « uniste » du Parti républicain du peuple. Ici convergent d'archaïques habitudes ottomanes et les nouvelles légitimités de l'État turc. Il en résulte un enchaînement des événements politiques selon deux axes, deux logiques qui se développent parallèlement pendant cette décennie :

1) L'éradication de ce qui reste de vie associative dans le pays. On assiste ainsi à la fermeture de l'Union des enseignants turcs (*Türk Muallimler Birliği*), des loges maçonniques, ou encore à la dissolution de l'Organisation des femmes turques. Le parti unique, fondu avec l'État, identifié au gouvernement, constitue le corpus dans lequel viendront se dissoudre tout ce que la Turquie possède d'institutions civiles<sup>9</sup>.

2) La société turque est représentée comme une population sans classes et indemne de polarisations d'intérêts. La revue d'économie politique *Kadro* théorise la conception, présente dès les années vingt, d'une collectivité nationale « sans classes et sans contradiction » (*sınıfsız ve tezatsız*).

Ainsi, dans ce climat, sont fondées en 1932, en lieu et place des Foyers, les Maisons du peuple. Kemal Karpat donne de ces Maisons une définition qui a le mérite d'insister sur le caractère centralisé et vertical de l'initiative. Elles ont pour mission, dit-il, « de combler le fossé entre l'intelligentsia et le peuple en enseignant aux premiers la culture nationale qui est celle des masses anatoliennes et, aux seconds, les rudiments de la civilisation, tout en les endoctrinant au sujet des idées nationalistes, laïques du régime républicain »<sup>10</sup>. Recep Peker, homme fort du régime, à la fois secrétaire

8. « Türk Ocaklarının Halk Fırkasına devrettiği Ocak binaları ile emvali gayri menkulleri cinslerini ve kıymetlerini gösteren liste », *Türk Yurdu*, III/7, 1964, pp. 57-63, cité par F. Georgeon, « Les Foyers... », p. 208.

9. F. Georgeon, « Nationalisme ... », p. 5.

10. K. Karpat, « The People... », p. 55 (traduit par moi-même).

général du parti et ministre de l'Intérieur (de 1930 à 1935), attribue aux Maisons une tout autre mission. S'exprimant sur les objectifs de la revue *Ülkü* (Idéal), éditée par la Maison du peuple d'Ankara, il décrit cette mission dans les termes suivants : « *Ülkü* paraît pour entretenir l'enthousiasme de la nouvelle génération qui abandonne un passé obscur et avance vers un avenir honorable et clair, il est édité pour réchauffer les éléments réformistes qui coulent dans les veines de cette société [...] *Ülkü* est édité pour assurer l'unité des conceptions, l'unité des cœurs [...] parmi ceux qui avancent dans cette voie »<sup>11</sup>.

Cette déclaration rend bien compte du rôle confié aux Maisons. On y retrouve les thèmes qui affleurent dans la prose éditoriale de Levend. Toujours est-il que cette organisation possède une particularité interdisant qu'on y voit une continuité pure et simple des Foyers : les Maisons sont organiquement, structurellement, liées au gouvernement, elles sont purement et simplement immergées dans l'appareil du parti unique dont elles expriment la politique culturelle. Leurs responsables sont nommés par le Parti. Les membres de leur Conseil Exécutif, élus pour deux ans, sont également membres du Parti. C'est encore au secrétaire général du Parti que le Conseil transmet un rapport d'activité qui est d'abord trimestriel et, plus tard, semestriel. Une importante partie des ressources financières des Maisons émerge au budget du PRP, lui-même crédité par le budget de l'État. Une autre partie de leurs moyens vient des municipalités et des entreprises étatiques : 34 Maisons étaient fondées à la fin de l'année 1932, principalement dans les grandes villes, 19 nouvelles créées l'année suivante. La progression continua pour aboutir, en 1940, au chiffre de 379, et à 478 en 1950.

Levend possède le profil idéal du patriote susceptible, dans ce cadre, d'étendre l'influence des réformes kémalistes, d'inculquer les nouveaux mots d'ordre, de diffuser la nouvelle culture politique, sociale, existentielle. En effet, avec la fondation des Maisons du peuple, progressivement la conviction s'est imposée que la mission idéologique incombait d'abord aux professeurs d'écoles et d'universités. Le régime voit en ces enseignants des agents aptes à éduquer et à propager les nouveaux principes du parti. Les écrivains dont Levend s'entoure pour sa revue *Yeni Türk* correspondent tous au profil défini par le PRP.

Collaborateur permanent de ce périodique, Hilmi Ziya Ülken<sup>12</sup> enseigne la philosophie aux lycées de Galatasaray et de Kabataş (1933), puis à l'université d'Istanbul (1933-36). Il connaîtra la célébrité et fondera en 1937 sa propre revue, *İnsan* (L'Homme), avec Sabahattin Eyüboğlu. Sa carrière

11. *Türk Dili ve Edebiyatı Ansiklopedisi*, Istanbul, Dergâh Yayınları, 1986, v. 8, p. 486.

12. *Ibid.*



comporte également un bref épisode bureaucratique ; il occupe, en 1925 et 1926, le poste de directeur des Statistiques au ministère de l'Éducation. Quant à Sükûfe Nihal, l'une des deux écrivaines qui entourent Levend<sup>13</sup> et seule femme poète de l'époque, elle donne des cours d'histoire et de géographie dans des lycées d'Istanbul<sup>14</sup>. Hüseyin Namık Orkun, inculpé pour « touranisme » en 1944 puis relâché, enseigne lui aussi dans les lycées d'Istanbul au cours des années trente et poursuit ses recherches sur l'histoire de la langue turque.

### La jeunesse : une « non-génération »

On sait que le culte de la jeunesse est un des motifs importants des dispositifs nationalistes. Cette jeunesse n'est pas forcément une population que l'on traite comme une « génération », comme un groupe qui se serait affirmé dans ses choix, ses orientations et qui aurait signé des actions. Il peut aussi être considéré comme un ensemble d'individus que l'immaturation rend apte à absorber de nouvelles valeurs, prompt à agir selon de nouveaux préceptes. Ainsi, au lendemain de la proclamation de la République turque, la jeunesse, objet d'un souci éducatif brûlant, est d'autant moins une génération que l'on considère que l'élément qui caractérise cette notion fuyante est une rupture symbolique opérée par le groupe en question. Cette rupture « s'accompagne d'une violente affirmation d'identité horizontale qui prime et transcende soudain toutes les autres formes de solidarités verticales »<sup>15</sup>.

Or dans le cas turc, les grandes ruptures historiques, la révolution des Jeunes Turcs, la guerre d'indépendance ont déjà eu lieu qui ont abouti à la fondation d'une république laïque et réformatrice. Elles sont le fait de la génération maintenant au pouvoir et qui ne prétend plus être jeune. Celle-ci a mis en œuvre les événements marquants qui portent sa signature, le sceau de ceux qui ont fait la guerre d'indépendance et fondé la Turquie moderne. Levend et son comité de rédaction participent de cette génération. À peine quadragénaires, ces auteurs ont tous contribué d'une façon ou d'une autre à la guerre d'indépendance d'abord, puis au réformisme de la République. Sükûfe Nihal, par exemple, figure, avec son second mari Ahmed Hamdi Başar, parmi ceux qui ont fondé, après les accords de Sèvres, la Société de défense

13. La liste des écrivains qui collaborent de façon permanente à la revue *Yeni Türk* en 1937 est la suivante : Hilmi Ziya Ülken, Ziyaettin Fahri, Sabri Esat Ender, Sükûfe Nihal, Salih Münir Çorlu, Nahit Sırrı, H. Namık Orkun, Meliha Avni Sözen, Halit Bayri, Şerif Hulusi, Nusret Sefa Coşkun.

14. *Türk Dili*, *op.cit.*

15. P. Nora, « La Génération », in *Les lieux de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1992, III.1, pp. 932-971.

LA J  
du d  
la je  
réali  
conf  
Ains  
turqu  
Lui  
O'nu  
de L  
cens  
se l'c  
  
Pl  
form  
sacré  
1)  
l'atten  
Kema  
la Fêt  
d'ind  
créati  
pour l  
qui co  
de la n  
la « ré  
dans l  
Le  
essent  
d'indé  
un em  
l'aven  
négligi  
confio

16. Cf. F  
(1929-19  
repré  
thèse du  
17. A.S.  
çekinilen  
varlığını

pe, en 1925  
l'Education.  
ent Levend<sup>13</sup>  
histoire et de  
kun, inculpé  
ns les lycées  
sur l'histoire

es dispositifs  
on que l'on  
erait affirmé  
Il peut aussi  
té rend apte  
x préceptes.  
la jeunesse,  
ion que l'on  
une rupture  
accompagne  
transcende

olution des  
abouti à la  
e fait de la  
ne. Celle-ci  
re, le sceau  
e moderne.  
on. À peine  
d'une autre  
République.  
amdi Başar,  
de défense

Türk en 1937  
Nihal, Salih  
Şerif Hulusî,

1992, III.1,

du droit (Müdafaa-i Hukuk Cemiyeti). Cette génération désigne aujourd'hui la jeunesse, dont elle ne fait pas partie, comme héritière et gardienne de ses réalisations. Elle l'interpelle. L'emphase de l'adresse sacralise la mission confiée (*mukaddes emanet*), et la jeunesse s'en trouve sacralisée en retour. Ainsi s'exprime Atatürk dans son célèbre Discours (*Nutuk*) : « Ô jeunesse turque, nous avons bâti la République, c'est à vous de la faire vivre et de Lui permettre de S'élever » (*Ey Türk gençliği Cumhuriyeti biz kurduk, O'nu yaşatacak, yükseltecek olan sizlersiniz*). C'est encore la génération de Levend qui somme cette jeunesse de se barder des qualités, des attributs censés en faire un dépositaire idéal. La jeunesse reçoit cette mission, elle ne se l'octroie pas.

Plusieurs aspects émergent de ce discours qui décline sous toutes ses formes l'acte de confier un bien inestimable, de transmettre un trésor sacré :

1) Parce que leur est confié ce rôle sacré, enfance et jeunesse méritent toute l'attention du régime. Deux fêtes nationales leur ont été dédiées par Mustafa Kemal qui interdisent d'oublier leur importance aux yeux de la République : la Fête de la jeunesse et du sport, le 19 mai, célèbre le début de la guerre d'indépendance en 1919 ; la Fête des enfants, le 23 avril, rend hommage à la création de la première Assemblée nationale, en 1920. Néanmoins, l'intérêt pour l'enfance et la jeunesse s'exprime principalement par un souci éducatif qui couvre un vaste domaine et englobe des thèmes très variés. L'élaboration de la nouvelle conception que le jeune devra se faire de son histoire nationale<sup>16</sup>, la « rénovation » de la langue turque, la réhabilitation de la place des femmes dans la famille représentent quelques uns de ces motifs.

Le souci d'éducation que manifeste la République marque la différence essentielle entre cette jeunesse, réceptionnaire des acquis de la guerre d'indépendance, et la génération précédente qui a permis de transformer un empire moribond et théocratique en « un État moderne à qui sourit l'avenir ». « Avant, la jeunesse était une force que l'on craignait et que l'on négligeait parce qu'on en avait peur. Aujourd'hui, c'est un trésor à qui nous confions notre bien le plus précieux »<sup>17</sup>.

16. Cf. Busra Ersanlı Behar, *İktidar ve Tarih, Türkiye'de « Resmi Tarih » Tezinin Oluşumu (1929-1937)*, Istanbul, Afa, 1992. E. Copeaux, « De l'Adriatique à la mer de Chine. Les représentations turques du monde turc à travers les manuels scolaires d'histoire. 1931-1993 », thèse du doctorat, Université Paris VIII, 1994.

17. A.S. Levend, « Gençlik », *Yeni Türk*, 38, 1936, p. 49 : « Eskiden gençlik kendisinden çekinilen ve bundan ötürü istenerek ihmal edilen bir kuvvetti. Bugün ise en kıymetli varlığımızı kendisine emanet ettiğimiz bir hazinedir. »

2) Le résultat de cette négligence « totale et définitive [...] d'avant l'ère républicaine »<sup>18</sup> a débouché sur la formation d'une jeunesse dont les tendances naturelles sont déplorées par A.S. Levend :

- « - le jeune est enclin à sortir du rang à la première occasion.
- il est souvent arrogant (*laubali*). Il ne possède pas la dignité d'un enfant de famille.
- il ne conçoit point de respect pour les adultes. [...]
- il ne nourrit pas de sens fort du devoir.
- ses manières de s'asseoir, de parler, de marcher et de manger ne sont pas encore définitivement établies et il peut les redéfinir aisément en fonction de son environnement.
- il se croit tout permis lorsqu'il s'éloigne des alentours de son école.
- le nombre de ceux qui rentrent directement chez eux après l'école est inférieur à ceux qui s'égayent, oisifs, dans les rues, vont au café pour une partie de cartes ou de jacquet (*tavla*).
- il ne possède pas la passion du savoir. Il ne fait pas des études pour apprendre et s'instruire mais pour obtenir un diplôme.
- il ne développe pas d'idées sérieuses, il ne poursuit point d'idéal (*ülkü*) large et élevé.
- ses idées sur son pays sont sentimentales et limitées. Il n'est pas conscient du rang, de la position élevée et exceptionnelle que la Turquie républicaine occupe aujourd'hui dans le monde »<sup>19</sup>.

3) L'éducateur officiel empoigne alors à pleine plume l'occasion que l'histoire lui offre de corriger tous ces défauts et de créer un *Turc nouveau*. On peut constater d'abord que les défauts dont il affuble « le jeune à l'état naturel » ne l'inquiètent pas outre mesure. Ces défauts ne sont pas censés opposer une quelconque résistance au projet éducatif que la République projette de déployer sur le jeune. Et c'est là un des aspects les plus flagrants du discours de Sırrı Levend : la jeunesse se caractérise à ses yeux par sa disposition à s'offrir comme une page blanche, comme un ensemble d'êtres incomplets et infiniment malléables. Aucun « frottement », aucune « perte d'énergie » ne sont prévus qui pourraient être causés par la résistance du matériau « jeune » au modelage auquel on lui propose de se prêter.

Aucune pesanteur des traditions, aucune institution comme la religion ou la famille, les habitudes de la vie quotidienne, les mœurs ou encore la culture ne figurent au titre de difficultés à contourner, d'obstacles à surmonter sur la route du projet éducatif de Levend. Deux considérations

18. *Id.*, *ibid.*, p. 716.

19. Cf. « Gençlik ve Disiplin » (Jeunesse et Discipline), *Yeni Türk* 4, 1936, p. 716.

peuvent accompagner cette analyse. Notre pédagogue prolonge ici une tradition bien ottomane : la tendance à ne point reconnaître de légitimité aux mécanismes de la société civile et à interpeller l'individu sans la médiation d'institutions quelles qu'elles soient (la suite de ce texte montrera comment ces institutions sont disqualifiées ou, mieux, n'existent même pas aux yeux de Levend). Il prend cette posture répandue parmi les hommes politiques et idéologues turcs de l'époque, et se considère comme « l'ingénieur » d'une société qui reste - quasi matériellement - à construire. « Lorsqu'on parle du nationalisme turc, au lieu de faire penser à la découverte par la nation turque de sa volonté nationale, cela évoque plutôt un projet d'ingénierie social [*toplumsal mühendislik*] », écrit Ayşe Kadioğlu dans son article sur les impasses du nationalisme turc<sup>20</sup>.

4) Revenons à cette particularité prêtée à la jeunesse des années trente : être infiniment malléable. Puisqu'il s'agit de sculpter cette pâte, il faut commencer par l'alléger du poids de sa mémoire. « Encore un conseil, surtout ne te retourne pas, ne regarde pas en arrière. Je ne te demande pas d'oublier le passé mais que ce passé-là ne te contraigne pas à négliger tes devoirs envers l'avenir. Ceux qui se consolent en évoquant le passé sont vieux dans l'âme, ils n'ont plus rien à faire. Celui qui possède l'âme jeune ne languit pas après le passé. Reconnaissons la valeur de cet homme-là. Tournons nous toujours vers l'avenir, vers les beautés que cet avenir nous réserve. » Le présent et l'avenir, fruits de la guerre d'indépendance, enfants de la République, sont suffisamment satisfaisants, riches et prometteurs pour qu'on y puise bonheur, vitalité. Le jeune doit en être fier, conscient de la chance qu'il a d'exister justement en cette période-ci. Un impératif : tourner le dos au passé. La nostalgie est déplacée, sans objet. « Lorsque je dis jeune, je parle d'un être capable d'utiliser son corps comme sa tête, intérieurement honnête, le maintien droit, le soleil de la gaieté rayonnant sur le visage, solide et souple. Ce jeune est celui qui connaît les exigences de la nouvelle et heureuse vie qui s'ouvre à lui. Ce jeune est une source d'énergie et de force qui a abandonné le vieux monde loin derrière lui, qui a tourné son visage vers l'avenir, c'est quelqu'un de créatif et qui est capable de se régénérer »<sup>21</sup>.

5) L'exaltation de la force et de l'énergie, l'éloge, ailleurs, de la vitesse ; on le voit, la rhétorique de Levend semble émarger au cahier des charges des thèmes chers aux totalitarismes européens de l'époque. Et le sport n'est pas le dernier de ces motifs. Cette activité doit justement aider à exprimer

20. Ayşe Kadioğlu, *Milletini arayan*.

21. A.S. Levend, « 19 Mayıs » (le 19 Mai), *Yeni Türk* 55, 1936, p. 1005.

l'engagement dans le « nouveau », la rupture avec l'ancien, à tirer un trait sur le passé. Le sport occupe une place de choix dans le dispositif à signifier cassure et régénérescence. *Mens sana in corpore sano* ! Il faut à la Turquie moderne des jeunes au port érigé qui dégagent un réel tonus, qui respirent santé et énergie. Mais le sport qui permet d'atteindre cet objectif n'a rien à voir avec cette activité « qui consiste à courir de façon insouciant derrière un ballon<sup>22</sup> ». A.S. Levend interdit que l'on confonde sport et jeu, sport et activité à laquelle ne préside que le bon plaisir. « Le sport n'est pas une gesticulation sans but, ce n'est pas une fatigue sans objectif précis mais plutôt une activité cérébrale, des mouvements réalisés avec l'intervention de l'intelligence<sup>23</sup> ». Et il sait ce dont il parle. Il puise une légitimité supplémentaire dans le fait d'avoir été lui-même un sportif, et d'occuper les fonctions de président d'un football-club, le Istanbulspor<sup>24</sup>.

Il n'a d'ailleurs pas tort de vouloir distinguer sport, jeux et divertissement. À la manière d'un Norbert Elias, il s'interroge sur la particularité de l'activité sportive<sup>25</sup>. On voit à cette occasion que sa préoccupation concernant le sport s'inscrit dans un projet qui déborde l'éducation et prend la forme d'un vrai projet de civilisation au cœur duquel se situe une réflexion sur les modalités et l'accroissement du *self-control*<sup>26</sup>. Mais les réponses qu'il apporte à ce

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*

24. Il le précise dans son éditorial intitulé « Gençliğe ve Gençlere dair » (Au sujet des jeunes et de la jeunesse), *Yeni Turk* 46, 1936, p. 531.

25. « Ce qui revient à demander si l'apparition du sport au sens moderne du terme n'est pas corrélative d'une *rupture* (qui a pu s'opérer progressivement) avec des activités qui peuvent apparaître comme les « ancêtres » des sports modernes, rupture corrélative de la constitution d'un champ de pratiques spécifiques, qui est doté de ses enjeux propres, de ses règles propres, où s'engendre et s'investit toute une culture ou une compétence spécifique (qu'il s'agisse de la compétence inséparablement culturelle et physique de l'athlète de haut niveau ou de la compétence culturelle du dirigeant ou du journaliste sportif, etc.) culture d'une certaine façon ésotérique, séparant le professionnel et le profane » : P. Bourdieu, *Questions de Sociologie*, Paris, Minit, 1984, p. 175. Voir également Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et Civilisation, la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1986.

26. « Le travail d'Elias sur le sport ne se sépare [...] pas de la réflexion, entamée dans les années 30, qui lui a fait caractériser l'histoire de l'Occident entre Moyen-âge et xx<sup>e</sup> siècle comme une progressive, mais profonde transformation de l'économie émotionnelle. Le trait majeur en est la modification de l'équilibre entre les contraintes imposées de l'extérieur aux pulsions des individus et celles qui résultent d'un autocontrôle constant et rigoureux. La pacification de l'espace social (au moins partielle et tendancielle), assurée par le monopole sur l'usage légitime de la force que se réservent les États absolutistes, a pour premier corollaire le transfert à l'intérieur même de l'individu de conflits et de tensions qui, auparavant, s'exprimaient surtout dans l'affrontement ouvert et sanglant avec l'autre. La mutation essentielle qui affecte la structure de la personnalité réside dans ce déplacement du

souci  
sportif  
aux m  
se plie  
dégag  
même  
confo  
install

Or  
à moc  
grâce  
nouve  
sportif  
beaut  
mais  
l'édu  
devie  
est co  
virtue  
de se  
L'est  
fois l  
articl  
défil  
les é  
s'agi  
des j  
de la  
à fai  
6  
jeun  
d'un  
l'est  
faire  
—  
mode  
(ou p  
« Av  
27. A  
28. Y  
29. A  
p. 66

rien, à tirer un trait  
dispositif à signifier  
Il faut à la Turquie  
tonus, qui respirent  
t objectif n'a rien à  
insouciance derrière  
sport et jeu, sport et  
sport n'est pas une  
objectif précis mais  
avec l'intervention  
ise une légitimité  
if, et d'occuper les  
24  
et divertissement.  
ularité de l'activité  
concernant le sport  
la forme d'un vrai  
n sur les modalités  
qu'il apporte à ce

» (Au sujet des jeunes

ne du terme n'est pas  
activités qui peuvent  
tive de la constitution  
de ses règles propres,  
ifique (qu'il s'agisse  
de haut niveau ou de  
ulture d'une certaine  
rdieu, *Questions de*  
Eric Dunning, *Sport*

on, entamée dans les  
yen-âge et xx<sup>e</sup> siècle  
motionnelle. Le trait  
osées de l'extérieur  
onstant et rigoureux.  
lle), assurée par le  
absolutistes, a pour  
s et de tensions qui,  
ant avec l'autre. La  
s ce déplacement du

souci sont d'un tout autre ordre. Pour Levend, la spécificité d'un exercice sportif tient au fait de se mouvoir ensemble, en obéissant collectivement aux mêmes règles, aux mêmes ordres, à bouger comme un seul corps, en se pliant à une même discipline et, qui plus est, à aimer l'harmonie qui s'en dégage : « Lorsque dans les écoles, les clubs, les entreprises, les usines et même sur les places, des centaines de milliers de jeunes travailleront en se conformant au même commandement, alors la vraie vie de sport se sera installée, la génération sera réformée et l'avenir gagné<sup>27</sup> ».

On peut constater au passage qu'une fois réformée, la jeunesse, matériau à modelage, est élevée au rang de génération. La transformation qui s'opère grâce au sport, instrument qui fabrique un jeune sain et fort, introduit à une nouvelle esthétique. Alors seulement, après la transformation par la pratique sportive, la jeunesse « mérite » d'être qualifiée de « génération » : « La beauté d'un corps ce n'est pas seulement la beauté du corps d'un individu mais la beauté d'une génération ». Ainsi, une fois passée au moulinet de l'éducation-nouvelle-manière, apprentissage du sport en tête, la jeunesse devient belle et accède au statut de génération officielle. « Cette beauté est celle qui représentera la nationalité ! ». Plus que la performance ou la virtuosité du geste sportif, c'est l'ivresse de se fondre en un corps unique, de se mouvoir en synchronie et de façon identique qui intéresse Levend. L'esthétique qu'il exalte est militaire. C'est là un penchant qu'il aura maintes fois l'occasion d'exprimer, même lorsqu'il ne s'agit pas de sport. Dans son article intitulé « Jeunesse et discipline<sup>28</sup> », il dit sa déception de voir des défilés scolaires débonnaires, nonchalants, sans unité vestimentaire et où les écoliers ne savent pas vraiment marcher au pas. « Or » ajoute-t-il, « il ne s'agit pas là d'une troupe de janissaires bachi-bozouk. Au contraire, ce sont des jeunes scolarisés depuis des années, habitués à agir en ordre, conscients de la valeur et de l'importance de leur situation. Ainsi tout cela n'a pas suffi à faire de ce groupe un ensemble ordonné. »

6) « Je le répète : [...] il faut une organisation qui réunisse toute la jeunesse dans le cadre d'une seule éducation, une seule aile, et autour d'un seul idéal »<sup>29</sup>. L'« unisme » de Sırrı Levend rime avec son goût pour l'esthétique militaire. Il veut voir la jeunesse, la société turque tout entière faire corps pour poursuivre le même « idéal » (*ülkü*). Or l'instrument de

mode de contention des affects, effectués par un dispositif intériorisé de censure, et non plus (ou plus seulement) par une autorité extérieure qui contraint l'individu » : Roger Chartier, in « Avant-Propos » à Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation*, p. 19.

27. A.S. Levend, « 19 Mayıs », *Yeni Türk* 55, 1936, p. 1005.

28. *Yeni Türk* 49, 1936, p. 715.

29. A.S. Levend, « Gençliğin Terbiyesi » (L'Éducation de la jeunesse), *Yeni Türk* 48, 1936, p. 660.

cette unicité tant convoitée n'est ni l'école, ni la famille, ni l'environnement professionnel. Ainsi, en les regardant de près, on se rend compte que les articles de Sırrı Levend se distribuent selon un plan éditorial très précis. Celui-ci consiste à mettre en cause successivement toutes les institutions à rôle éducatif comme la famille, le collège, le lycée, la rue, le voisinage et à les disqualifier. Les articles intitulés « La Jeunesse » (février 1936), « La Famille » (mars), « L'École » (avril), « L'Enseignement moyen » (mai), « L'Enseignement supérieur » (juin), « Un Métier » (juillet) se suivent et chacun établit l'insuffisance respective de ces environnements quant à la mission d'éduquer autrement.

« Avouons-le : la famille, ça ne fonctionne pas. Les relations père-mère ne marchent pas bien. Ce que l'enfant voit et entend chez lui est loin de pouvoir constituer un bon exemple pour lui. En fait, la place de l'enfant dans la société, sa valeur ne sont toujours pas bien comprises. Les familles ne savent pas qu'il existe une question qu'on appelle l'éducation<sup>30</sup> ». Dans l'éditorial qui dira toutes les défaillances de la famille, Sırrı Levend fait preuve de vrais talents de pédagogue professionnel. Le discours concernant la psychologie de l'enfant ne lui est pas étranger. Il publie d'ailleurs dans sa revue des articles de Jean Piaget. Il met en avant le souci de préserver au jeune enfant équilibre psychologique et capacité d'apprentissage. Il explique : le caractère se forme avant l'arrivée à l'école primaire et « les mauvaises habitudes prennent racine dans le milieu familial ». Il compatit avec les instituteurs parce qu'ils ont du mal à bien élever des enfants brutaux qui savent déjà mentir et jurer. Si l'enfant ne respecte pas les « grandes personnes », c'est qu'il entend, le soir, au dîner, son père évoquer les événements politiques de la journée et vitupérer contre les « grands du pays ». Se révèle au fil de la prose de Sırrı Levend une conception patriarcale et très hiérarchisée de la société, composée de « grands » intouchables et des autres. Il semble par ailleurs que la fiction d'une nation unie et sans classes n'ait pas effacé chez lui une vision très ottomane où le monde se distribue selon un axe qui polarise les rôles de maître et disciple (*pir-mürîr*), de jeunes et vieux<sup>31</sup>, de patron et apprenti (*usta-çırak*) et qui exaspère les relations entre le Sultan et ses sujets<sup>32</sup>.

Si notre éducateur se penche sur la famille, c'est que « les enfants ne nous appartiennent pas, ils appartiennent au pays ». Dans ce domaine, la

30. *Yeni Türk*, novembre 1936.

31. *Ibid.*

32. Voir à ce sujet Şerif Mardin, « 19. Yüzyılda Düşünce Akımları ve Osmanlı Devleti », *Tanzimat'dan Cumhuriyet'e Türkiye Ansiklopedisi*, v. 2, pp. 342-351.

pensée  
politiqu  
les orga  
à l'État  
obligé  
la mère  
sont in  
de l'Ét  
sont m  
Or l'ét  
du pre  
rappor

Si l  
égoïste  
cellule  
d'Atat  
du peu  
concer  
vue et  
nouve  
libéral  
qui sul  
de la n  
ont dis  
de la ru  
tête »<sup>34</sup>.  
s'appro  
adulte q  
ordre d'  
comme

Parm  
éduquer  
place d  
collège  
familie

33. Kâzı  
Yetkin.  
34. Falih  
Çetin Y

, ni l'environnement  
 end compte que les  
 éditorial très précis.  
 tes les institutions à  
 rue, le voisinage et  
 (février 1936), « La  
 ent moyen » (mai),  
 uillet) se suivent et  
 nements quant à la

relations père-mère  
 chez lui est loin de  
 a place de l'enfant  
 prises. Les familles  
 éducation<sup>30</sup> ». Dans  
 , Sırrı Levend fait  
 discours concernant  
 olie d'ailleurs dans  
 souci de préserver  
 d'apprentissage. Il  
 e primaire et « les  
 ilial ». Il compatit  
 des enfants brutaux  
 pas les « grandes  
 père évoquer les  
 e les « grands du  
 ception patriarcale  
 intouchables et des  
 nie et sans classes  
 monde se distribue  
 r-mürüt), de jeunes  
 père les relations

e « les enfants ne  
 ns ce domaine, la

e Osmanlı Devleti »,

pensée de A.S. Levend est en harmonie avec la mentalité des responsables politiques de l'époque. Ainsi Kâzım Nami Duru, auteur du mémorandum sur les organisations de jeunesse, déclare dans un journal : « L'enfant appartient à l'État. Les individus ne souhaitent pas comprendre cela ; mais l'État est obligé de ne pas tenir compte de cette volonté individuelle parce que l'enfant, la mère et le père aussi appartiennent à l'État. Les lois concernant l'enfant sont insuffisantes et pas seulement chez nous. La conception contemporaine de l'État est encore insuffisamment généralisée. Les États d'aujourd'hui ne sont même pas capables de se montrer aussi étatistes que l'ancienne Sparte. Or l'étatisme est une manière de vivre ensemble d'aujourd'hui et non pas du premier siècle. De nos jours, les mentalités des gens sont en retard par rapport aux réalités éclairées par la science. [...]

Si l'individu vivait sur une île déserte, il aurait tout loisir d'être aussi égoïste qu'il le souhaite. Mais l'État est une réalité et l'individu est une cellule de cette réalité »<sup>33</sup>. Falih Rıfkı Atay, éditorialiste, proche collaborateur d'Atatürk, renchérit : « Le Parti est le berceau dans lequel repose l'enfant du peuple sitôt sorti du ventre de sa mère ». C'est par cette affirmation concernant la propriété de l'enfant que Falih Rıfkı introduit son point de vue et vante, sans réserves, les mérites du fascisme italien : « Si dans les nouveaux quartiers de Rome on peut assister à des scènes qui contredisent libéralisme et démocratie, il n'en demeure pas moins que je n'ai rien vu qui subsiste de l'anarchie de 1921, de la pauvreté, du bavardage vain et de la nonchalance de cette époque. Avec la suppression de la démocratie ont disparu les moustiques d'Ostia, les marécages de Rome, [...] la saleté de la rue italienne ; l'Italien qui aime sa nation (*milliyetperver*) a relevé la tête »<sup>34</sup>. On s'en doutait, se figurer l'enfant comme un objet que l'État peut s'approprier participe d'une vision politique plus large où l'individu, tout adulte qu'il soit, appartient lui aussi au pouvoir central. Ainsi, dans le même ordre d'idée, les organisations de jeunesse mussoliniennes apparaissent bien comme un modèle qui a inspiré les Maisons du peuple.

Parmi les institutions sur lesquelles on ne peut guère compter pour bien éduquer, celles chargées de l'instruction moyenne (*orta tahsil*) occupent une place de choix. C'est un véritable réquisitoire que Levend dresse contre le collège et le lycée de la République. Sa critique, radicale, est celle d'un familier du système scolaire turc et sa démarche se départit pour l'occasion

33. Kâzım Nami Duru, « Çocuk Devletindir », *Cumhuriyet*, 26 avril 1932, cité par Çetin Yetkin. *Türkiye'de*, p. 40.

34. Falih Rıfkı Atay, « Dünkü İtalya, bugünkü İtalya », *Cumhuriyet*, 23 Mayıs 1932, cité par Çetin Yetkin. *Türkiye'de*, p. 35.



d'accents de propagande. Il reproche avec virulence à la pédagogie de son pays son inefficacité. Les programmes sont trop chargés, la concertation totalement absente entre les professeurs qui ne se préoccupent aucunement d'établir des liens entre les diverses matières enseignées. Les livres scolaires utilisent une langue inappropriée, ils sont loin d'obéir à des principes de pédagogie et d'efficacité. Levend s'inquiète des débouchés. Il préconise la création de lycées qui dotent de compétences professionnelles des élèves peu aptes à poursuivre des études universitaires. Il propose également que les professeurs qui enseignent dans plusieurs écoles soient attachés à un seul établissement. Quoi qu'il en soit, il assure qu'on ne peut compter sur ces écoles pour que s'améliore la formation des jeunes.

« Quant à la rue, là non plus on ne peut trouver un environnement qui donne le bon exemple à l'enfant. [...] Le jeune y entend des paroles qu'il ne devrait pas entendre. Il apprend des choses qu'il ne devrait pas savoir »<sup>35</sup>. Après avoir exposé, de février à juillet 1936, ses réserves quant aux capacités éducatives des divers cadres dans lesquels évolue un individu, de son enfance à ses premières années d'apprentissage professionnel, notre pédagogue conclut : « J'ai démontré l'insuffisance de la famille, de la rue et de l'école à promouvoir une meilleure formation du jeune »<sup>36</sup>. « Il faut un lieu qui puisse réunir tous les membres de la nation sans distinction d'âge, de formation, de niveau et de métier et qui permette de parvenir à l'union de nos idéaux, de nos idées. Ce lieu est la Maison du peuple. Aucune autre institution ne possède cette force pour unifier et souder »<sup>37</sup>.

Exit famille, école, quartier ! Le projet éducatif d'Agah Sırrı érige donc les Maisons du peuple en *unique* institution capable d'encadrer convenablement la jeunesse pour dispenser « une meilleure éducation ». Ses positions reflètent les conceptions et les choix de l'État. Levend s'exprime de sa place officielle de « faiseur de mentalités ». Il participe, au nom du gouvernement, à la création d'un « homme nouveau », du « Turc nouveau ». Que ses propos se bornent à parler de la jeunesse ou à s'adresser aux jeunes n'en limite pas la portée. Tout au contraire, *dans ce dispositif nationaliste, l'objet « jeunesse » fonctionne comme le support - comme on le dit d'un disque ou d'une pellicule de cinéma - sur lequel s'inscrivent, se gravent les projets de réformes, les ambitions, les valeurs, les projections de la Turquie des années trente.*

35. A.S. Levend, « Gençliğin Terbiyesi ».

36. A.S. Levend, « Gençlik ve Disiplin », p. 715.

37. A.S. Levend, « Halk Evleri » (Les Maisons du peuple), *Yeni Türk* 37, 1936, p. 2.

## Le fascisme

Ce projet est friands. Lors sur le sport, Riefenstahl tourner le do *Manifeste fu* sur le promo du moment c Le Temps et d'autres moi par Levend. foi du mouve comparaisor l'éloge de l' glorification

Il n'emp Turquie des de l'imprégn rôle de la je n'est pas inc cette idéolo choix esthét turque soulè Mete Tunça au sujet de « général plut

38. La formule ou fascisme in Seuil, 1990, p 39. Cité par Z Paris, Gallima 40. Cf. *Türkiy* Yurt yayınları. 41. Çetin Yetl tendances tota chez les écriv de leurs dispo Atay qui cons Yunus Nadi, s 42. *Türk Ocak*

### Le fascisme introuvable<sup>38</sup>

Ce projet est scandé de thèmes dont les régimes totalitaires de l'époque sont friands. Lorsque Levend exalte la jeunesse et la force, lorsqu'il s'emballe sur le sport, on n'est pas loin de l'esthétique des *Dieux du Stade* de Leni Riefenstahl. Il n'est pas non plus le premier à prêcher cette façon radicale de tourner le dos à l'Histoire pour célébrer l'avenir. Marinetti dans son fameux *Manifeste futuriste* (1909) l'a précédé qui déclare, article 8 : « Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles !... À quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible ? Le Temps et l'Espace sont morts hier<sup>39</sup> ». On pourrait s'amuser à énumérer d'autres motifs comme la vitesse, l'énergie, l'audace, le militarisme chéris par Levend. On les retrouve dans le *Manifeste* de Marinetti, profession de foi du mouvement Futuriste qui inspira l'idéologie fasciste italienne. Mais la comparaison s'arrête là. On chercherait en vain dans les doctrines de Levend l'éloge de l'agressivité, de la guerre et de la destruction ; éléments dont la glorification constitue l'essentiel du *Manifeste* futuriste et du fascisme.

Il n'empêche ; il est indispensable, pour bien évaluer la place que la Turquie des années trente accordait à la jeunesse, de tenter une « mesure » de l'imprégnation, par l'idéologie fasciste, du régime turc. Pour situer le rôle de la jeunesse dans l'imaginaire du nationalisme turc de l'époque, il n'est pas indifférent de pouvoir se prononcer sur son degré de parenté avec cette idéologie. En effet, les similitudes évoquées ne se limitent pas à des choix esthétiques et rhétoriques. Or, peu d'ouvrages de l'historiographie turque soulèvent cette question. Si on met les travaux des historiens comme Mete Tunçay<sup>40</sup>, Çetin Yetkin<sup>41</sup> ou Füsün Üstel<sup>42</sup> à part, l'analyse qui prévaut au sujet de « l'autoritarisme » des années trente-quarante en Turquie est en général plutôt simplificatrice. L'image de « l'épidémie mondiale totalitaire »

38. La formule est adaptée du titre de l'article de Michel Winock, « Fascisme à la française ou fascisme introuvable ? », in *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 1990, pp. 272-286.

39. Cité par Zeev Sternhell, M. Sznajder et M. Ashéri, *Naissance de l'idéologie fasciste*, Paris, Gallimard, Folio, 1994, p. 25.

40. Cf. *Türkiye Cumhuriyeti'nde tek-parti Yönetimi'nin Kurulması (1923-1931)*, Ankara, Yurt yayınları, 1981.

41. Çetin Yetkin est sans doute l'un des premiers historiens turcs à tenter d'évaluer les tendances totalitaires du régime turc des années trente. Il étaye son hypothèse en relevant chez les écrivains et chroniqueurs de l'époque, qui dit-il se cherchent une voie, l'expression de leurs dispositions totalitaires. Il consigne ainsi les propos du célèbre écrivain Falih Rıfkı Atay qui conspue la liberté de la presse, ou bien il insiste sur les articles de l'éditorialiste Yunus Nadi, sur l'éloge qu'il fait du fascisme italien, in *Türkiye'de*.

42. *Türk Ocakları..*

fonctionne comme un système explicatif et apologétique à lui tout seul<sup>43</sup>. Sous cet éclairage, la Turquie apparaît comme un territoire qui a fini par succomber à la contagion.

Cette approche n'autorise pas qu'émergent des questions sur ses tendances propres qui la disposaient peut-être à une telle contagion. Ses traditions autoritaires ne sont pas mises en cause pour leur aptitude à favoriser une articulation avec les dynamiques « importées ». Bref, l'historiographie turque n'est pas encombrée de monographies tentant de décrire comment le peu de disposition pour la représentation plurielle a pu servir de terreau propice à la contamination - même partielle - par une idéologie totalitaire. S'il y a bien mise en cause concernant cette période, elle porte fondamentalement sur la recherche des raisons qui auraient éloigné l'État turc d'une inspiration politique et d'un régime qui auraient promis d'évoluer plutôt à gauche.

L'objet de cet article n'est pas de remplacer une recherche qui reste à mener sur les proximités du régime turc des années trente-quarante avec les totalitarismes de l'époque. Je tenterai néanmoins de développer quelques points, élaborer quelques repères et proposer des définitions qui me semblent indispensables pour cadrer la question de la jeunesse dans ce contexte. L'analyse ne concernera que l'histoire des idées. Elle ne portera pas sur la nature des relations entre le parti unique et l'État, n'approfondira pas la question de savoir si les Maisons du peuple étaient une institution décalquée sur le modèle des organisations de masse italiennes. Il ne s'agit pas non plus de déduire la nature du régime turc en s'appuyant exclusivement sur la manière dont celui-ci traite ses jeunes. L'analyse ici est textuelle. Les enseignements

43. Cf. Zafer Toprak, *Bir Yurttaş Yaratmak. Muâsır Bir Medeniyet İçin Seferberlik Bilgileri 1923-1950*, Istanbul, Yapı Kredi Kültür Sanat Yayınları, 1998. Cet ouvrage, catalogue de l'exposition du même titre, fait partie des publications célébrant le 75<sup>e</sup> anniversaire de la République de Turquie. Brillant, il est agencé comme une réponse à une interrogation implicite : pourquoi les orientations turques des premières décennies républicaines n'ont-elles pas été plus proches du socialisme ? C'est en répondant à cette question spécifique, omniprésente et jamais formulée, que le texte adopte un ton apologétique. Ce n'est pas pour autant que l'auteur se trouve interpellé par des manquements aux principes de la prééminence du droit et des libertés individuelles. Les propos de l'écrivain Peyami Safa traduisent la sensibilité de l'élite politique : « Il n'y a pas de droit, il y a des devoirs. Il n'y a pas de "moi-même", il y a "nous" » (*Hak yok vazife var ; ben yokum, biz varız*). Pour Toprak, cette limitation des droits en Turquie n'est qu'un avatar de l'imaturité de la République et un effet du contexte international. Le souci de mesurer l'écart entre le populisme de l'époque et les principes d'une gauche classique conduit la présentation faite dans ce catalogue. Par contre, Toprak ne construit pas d'argumentaire expliquant, analysant la distance entre l'étatisme des années trente-quarante et la démocratie. Cette dernière question ne se pose tout simplement pas. Les droits individuels ne constituent pas ici un horizon de référence au même titre que les idéaux du socialisme.

lui tout seul<sup>43</sup>.  
qui a fini par

ses tendances  
Ses traditions  
favoriser une  
graphie turque  
ment le peu de  
eau propice à  
taire. S'il y a  
amentalement  
ne inspiration  
à gauche.

ne qui reste à  
rante avec les  
per quelques  
me semblent  
ce contexte.  
rtera pas sur  
ondira pas la  
on décalquée  
is non plus de  
ur la manière  
seignements

berlik Bilgileri  
age, catalogue  
anniversaire de  
e interrogation  
olicaines n'ont  
ion spécifique,  
n'est pas pour  
a prééminence  
a traduisent la  
a pas de "moi-  
ette limitation  
et un effet du  
époque et les  
e. Par contre,  
l'étatisme des  
ut simplement  
même titre que

obtenus à la lecture des écrits de Levend doivent être considérés comme des symptômes et traités comme tel. Ils doivent être interprétés en fonction de la place qu'occupe l'auteur dans le dispositif étatique, et être évalués dans le cadre d'une histoire plus générale des idées politiques centrée sur la décennie en question, tâche dont je ne m'acquitterai qu'en approfondissant quelques aspects seulement.

« Tout le monde est le fasciste de quelqu'un [...] », écrit l'historien Robert O. Paxton. « Comment employer utilement dans la recherche scientifique un terme à ce point corrompu ? Pourtant, un phénomène général existe. Il s'agit de la nouveauté politique la plus originale du vingtième siècle, rien de moins ». Le spécialiste américain de la Deuxième Guerre mondiale en France insiste sur la nécessité d'analyser ce phénomène de « rassemblement [...] d'une clientèle de masse autour d'un autoritarisme nationaliste, dur et violent, antilibéral et antimarxiste. Il faut pouvoir examiner ce phénomène en tant que système »<sup>44</sup>. Justement, le fascisme n'est pas un « isme » comme les autres et il se prête mal à la définition. « Il ne repose pas sur de profonds textes philosophiques comme le font le conservatisme, le libéralisme et le socialisme. [...] Le fascisme n'est pas un mouvement comme les autres : ses activistes méprisent la raison et la pensée. Ils les subordonnent non pas à la foi, comme font les légitimistes, mais aux instincts populaires. Ils nient toute légitimité aux principes universels [...] »<sup>45</sup>. Zeev Sternhell renchérit sur ce point et développe : le fascisme, précise-t-il, « est fondé sur un refus de l'héritage des Lumières et de la Révolution Française »<sup>46</sup>.

Or, si tous les autres marqueurs de l'idéologie des faisceaux sont facilement repérables dans la sensibilité étatique turque des années trente, sur cet aspect fondamental, celle-ci s'écarte radicalement du fascisme. La Turquie laïque est alors en train de célébrer son émancipation de la religion, sa libération récente de la scolastique. Elle sacralise la pensée, la raison et son règne. Elle reste fidèle aux préceptes du positivisme transmis par Ziya Gökalp. Pendant ce temps, de l'autre côté des Balkans, le *fascio*, idéologie de rupture, se lève justement contre le positivisme et contre la démocratie formelle dont la Turquie ne connaît encore que les échos lointains venus d'Europe.

Contre la raison, contre la pensée et les Lumières, le *primus-motor* qui fait jaillir le fascisme en Europe est, au départ, tout à fait étranger et même contraire à la dynamique qui anime la politique turque des années trente. La

44. Robert O. Paxton, « Fascismes d'hier et d'aujourd'hui », *Le Monde*, 17 juin 1994. Voir aussi du même auteur, *La France de Vichy*, Paris, Seuil, 1974 et, avec Micheal R. Marrus, *Vichy et les Juifs*, Paris, Calmann-Lévy, 1981.

45. *Ibid.*

46. Zeev Sternhell, Mario Sznajder et Maia Ashéri, *Naissance de l'idéologie fasciste*, p.23.

prose de Levend, par exemple, est représentative d'un engagement farouche pour la cause de la raison. On l'a vu, mis à part son goût pour l'esthétique militaire, l'éducateur aborde le sport comme un élément d'un processus de civilisation en cours (où la raison joue un rôle majeur dans l'accroissement du *self-control*), d'une modernisation encore à venir. Les sensibilités, les mentalités officielles de l'époque ne peuvent nourrir de réaction envers une modernité qu'elles se reprochent de tarder à atteindre. Mais cette divergence – fondamentale – établie, on peut procéder à l'analyse de certaines des autres caractéristiques propres à cette idéologie et qui s'appliquent aux positions de la Turquie étatiste de l'époque.

### La « pureté », motif nécessaire du champ sémantique identitaire

C'est en donnant une définition fonctionnelle du fascisme que Paxton contourne la difficulté de cerner la nature intime de cette idéologie. « Le fascisme est un système d'autorité et d'encadrement qui, dans la représentation qu'il fait de lui-même, promet de renforcer l'unité, l'énergie et la pureté<sup>47</sup> d'une communauté moderne, c'est-à-dire déjà capable d'exprimer une opinion publique. Pour parvenir à ses fins, le fascisme cherche non pas à éclairer des citoyens libres par un système cohérent de principes intellectuels, mais plutôt à entraîner une foule par des sentiments passionnels »<sup>48</sup>. La rhétorique de Levend et des hommes politiques de son époque ne fait pas mystère des priorités qu'elle accorde aux thèmes de l'unité et de l'énergie. Mais rien n'a été dit jusqu'ici au sujet de la place qu'elle attribue à « la pureté ». Il s'agit là d'un motif concernant bien évidemment la question de l'identité. Or, nous savons que le fascisme européen a traité de cette question en actionnant les leviers du racisme et de l'antisémitisme.

Qu'en est-il, chez Levend en particulier, et dans la prose officielle des politiciens turcs de l'époque en général, de cet « autre », objet abject, qui contribue à définir l'identité propre ?

Première réponse : L'antisémitisme est absent du répertoire éditorial de l'éducateur. Seconde réponse : Agah Sırrı consacre un de ses treize éditoriaux à la question de la langue turque. Intitulé « Nostalgie pour le turc » (*Türkçe'ye Hasret*), l'article dit son indignation à entendre la population non musulmane parler d'autres langues que le turc dans les lieux publics. Ces gens conversent haut et fort et visiblement sans inhibition. Il ne s'agit pas, précise Levend, « d'étrangers en visite dans notre pays. Au contraire il s'agit de personnes qui sont nées et ont grandi dans notre pays et qui participent en tant que Turcs (*bir Türk sıfatıyla*) à notre vie économique et sociale.

47. Souligné par moi.

48. R.O. Paxton, *Fascismes d'hier*.

Alors  
de s'  
dans  
mon  
C  
l'arr  
Il rap  
enorg  
"fran  
ottor  
[ihta  
qu'il  
lang  
des t  
péch  
Cetta  
pour  
révèl  
est t  
Il  
mis  
de «  
Turc  
qu'il  
si ce  
Turc  
s'est  
Chrè  
puis  
qui s  
cont  
les p  
aujo  
Con  
une  
Cell  
quar  
F  
Turc  
49. A

Alors, quelle peut être la raison pour que ces personnes, tout à fait capables de s'adresser à nous en turc dans le milieu du travail, conversent entre elles dans les bateaux, sur les quais, dans la rue et en criant au milieu de tout le monde, dans d'autres langues que le turc<sup>49</sup> ? ».

Ces langues qui écorchent les oreilles d'Agah Sirri sont le grec ou l'arménien, ou encore l'espagnol archaïque qu'utilisent les Juifs de Turquie. Il rappelle que désormais sont révolus les temps de l'armistice où « nous nous enorgueillissions de parler d'autres langues que le turc avec les éléments "francs" ». Ces jours sont loin et enterrés avec les péchés de l'histoire ottomane. Il conclut en mettant en garde : « Il y a ici un avertissement [*ihhtar*] à adresser aussi bien aux Turcs. Avec les citoyens dont on est sûr qu'ils connaissent le turc, il ne faut absolument pas parler dans une autre langue. Dans le cas contraire, une situation qui n'est qu'irrespect de la part des uns deviendra, du fait de ceux qui les y autorisent, un acte arrogant, un péché commis contre le sentiment national et un crime impardonnable ». Cette interpellation somme toute assez inoffensive vaut d'être analysée non pour la virulence de la menace qui y affleure mais pour la confusion qu'elle révèle quant à la définition de la « turcité », quant à la détermination de qui est turc ou pas. La recommandation s'adresse en effet aux « Turcs ».

Il s'agit donc de citoyens de la République. Mais ceux-ci mêmes sont mis en garde contre d'autres « citoyens » à qui, néanmoins, la dénomination de « Turc » ne s'applique pas. Que sont-ils ces citoyens s'ils ne sont pas Turcs ? Comment faut-il les qualifier, comment dire lorsqu'on parle d'eux, qu'ils sont *de Turquie* ? Quel sens juridique, politique donne-t-on à « Turc » si cette appellation ne recouvre pas, à l'identique, celle de « citoyen de Turquie » ? Pour Levend, et il reflète en cela une conception générale qui ne s'est pas démentie depuis, « Turc » signifie, à l'évidence, citoyen musulman. Chrétiens et Juifs ne sont donc pas « Turcs ». Or, la contradiction est flagrante puisque la Turquie est laïque. Et il ne s'agit pas seulement d'une confusion qui se serait éternisée dans les mentalités de l'ère post-ottomane. C'est une contradiction inscrite dans les textes, elle jouit d'une existence juridique ; les papiers d'identité des citoyens de la République turque portaient, portent aujourd'hui encore, la mention de leur appartenance confessionnelle. Contrairement à la législation française qui sert ici de modèle, il existe donc une altérité quasi-juridique, nichée dans la notion même de citoyenneté. Celle-ci sera réactivée, comme on le dit d'une bombe, pendant les années quarante.

Exemple : prétextant de la présence allemande aux frontières de la Turquie, on rappelle sous le drapeau des réservistes composés exclusive-

49. A.S. Levend, « Türkçe'ye Hasret », *Yeni Türk*, septembre 1936.

ment de Grecs-orthodoxes, d'Arméniens et de Juifs (mai 1941). Le protocole autoritaire de cet enrôlement est le premier élément qui prête à interrogation : des hommes - même ceux qui viennent de terminer leur service militaire - sont abordés dans la rue ou dans leur lieu de travail pour être amenés sans possibilité de prévenir quiconque, sans pouvoir réunir des affaires. Une fois arrivés à destination, on leur fait porter un uniforme qui les distingue du reste des appelés. Ils ne s'entraînent pas au maniement des armes puisqu'on ne leur en confie pas. L'ensemble du dispositif, de la procédure, fait penser à une sorte d'entraînement, de répétition générale pour tester la logistique d'une éventuelle déportation. Cet épisode évoqué sous la dénomination de « l'événement des vingt classes » a peu retenu l'attention des historiens. On doit à Rifat Bali d'y avoir le premier consacré un vrai travail publié en 1998<sup>50</sup>. Mieux connu est l'impôt exceptionnel sur la fortune, le *Varlık Vergisi* (1942), qui toucha principalement les non musulmans<sup>51</sup>.

Les caricatures antisémites des journaux satiriques, comme *Karikatür* ou *Akbaba*, témoignent de la prospérité des motifs antisémites de l'opinion publique et de l'utilisation en Turquie des mêmes équations qui structurèrent la prose raciste du nazisme et du fascisme européen : Juif = profiteur, Juif = anti-patriote, Juif = couard, etc.

50. Rifat Bali, « Yirmi Kur'a İhtiyatlar Olayı », *Tarih Toplum*, novembre 1998, pp. 260-274. L'auteur cite les déclarations faites le 20 novembre 1940 par Kâzım Karabekir, député d'Istanbul à l'Assemblée Nationale, au cours des débats concernant les mesures à prendre en cas d'entrée en guerre de la Turquie et d'occupation d'Istanbul par les forces allemandes. La discussion porte sur les manières de protéger, en cas de bombardement, la population qui habite des logements fragiles, branlants : « Nous pensons aux maisons en bois mais il nous faut prendre des mesures en prévision d'un éventuel silence d'Istanbul. Que feront alors les Arméniens, les Grecs et les Juifs ? Ainsi nous devons mettre l'élément turc d'Istanbul en position dominante. Nous ne pensons qu'à faire évacuer les quartiers des maisons en bois. Demain lorsque commencera la guerre, les Juifs s'agiteront, voudront fuir d'ici, de là et susciteront du désordre. Notre armée obtiendra Inshallah des victoires face à l'ennemi ; mais il faut aussi envisager le cas contraire. [...] Imaginez que le danger soit à Istanbul et que les Juifs fuient vers les rives de la mer de Marmara. Suivront les Arméniens. Il est possible que ceux-ci possèdent [...] une organisation destinée à nous causer du tort. [...] C'est pour cela que notre gouvernement devrait envisager cette question sous l'angle militaire [...] et refouler tous les éléments dangereux [...] dans des lieux qui conviennent, en Anatolie. Après cela, il devrait installer dans les maisons en dur qui se seront ainsi vidées l'élément turc. [...] Ainsi je ne suis pas favorable au déplacement des Turcs, pas même d'un seul, en Anatolie. Mais les autres éléments peuvent y être conduits et on installera les Turcs dans les espaces qu'ils auront libérés. »

51. L'idiome *varlık* signifie en effet « fortune », mais pas seulement. Il signifie également « existence ». Il évoque alors la taxe de capitation que payaient les non-musulmans sous l'Empire ottoman, le *cizye*.

« L'  
turque.  
à défini  
recensé  
la figur  
définitiv  
émissai  
l'identi  
dissolu  
Just  
ne s'es  
une spl  
ces ann  
différer  
l'identi  
les Tan  
ottoman  
fois cer  
des vêt  
religieu  
assigna  
proprié  
de l'ap  
pratiq  
circons  
évolué,  
tout au  
est incc  
lorsqu'  
jusqu  
Dan  
publiqu  
qui aur  
différer  
le Juif  
citoyen  
de régl  
nouvell  
En  
néglige

« L'autre », des « autres », existent donc dans la cosmogonie nationaliste turque. Il faut maintenant tenter de déterminer s'ils contribuent, et en quoi, à définir l'identité turque par la négative. En fait, malgré tous les signes recensés plus haut, on ne peut pas dire que cette altérité, représentée soit par la figure du Juif, soit par celle du Chrétien, joue un rôle significatif quant à la définition de Soi, quant à la définition du Turc. En effet, « l'autre », le bouc émissaire, cela sert à séparer le bon grain de l'ivraie lorsqu'il y a doute sur l'identité propre, lorsqu'il y a eu mélange, disparition des signes distinctifs, dissolution des limites, contamination et finalement impureté.

Justement, dans la Turquie des années trente, l'avènement de la citoyenneté ne s'est pas accompagné de la relégation des marqueurs pré-modernes à une sphère strictement privée. Impossible de confondre à Istanbul, dans ces années là, un Grec et un Turc musulman, un Arménien et un Juif. À la différence de la France, la Turquie ne sort pas d'un siècle de citoyenneté où l'identité confessionnelle aurait disparu de la scène publique. Même après les *Tanzimat* (1839), la religion a continué à fonder l'identité des sujets ottomans et à organiser la vie privée et publique. Cette organisation plusieurs fois centenaire où de l'appartenance religieuse découlait jusqu'à la couleur des vêtements portés en ville, cette organisation rendait l'appartenance religieuse visible, elle multipliait justement les signes distinctifs. Elle assignait des hauteurs réglementaires aux habitations selon la religion du propriétaire, elle dictait des couleurs de chausse et de coiffe en fonction de l'appartenance communautaire. Chacune des communautés religieuses pratiquait une langue différente, vivait à sa façon. Nul danger dans ces circonstances de confondre, de ne plus savoir qui est qui. Bien qu'elle ait évolué, la cohabitation communautaire s'est fondamentalement maintenue tout au long du dix-neuvième siècle. De ce paysage, l'aspect linguistique est incontestablement l'élément qui aura survécu le plus longtemps. Même lorsqu'ils parlaient le turc, l'accent, l'élocution des minoritaires dévoilaient, jusque dans les années 1960, leur appartenance confessionnelle.

Dans ce contexte où les identités pré-modernes survivent dans la sphère publique et restent visibles, la nécessité de « purifier » la société d'éléments qui auraient emprunté, de façon indue, l'identité turque ne se pose pas. À la différence de l'Allemagne nazie, il ne s'agit pas ici de dévoiler, d'extirper le Juif ou bien « l'autre », que dissimule, depuis l'émancipation, le statut de citoyen. Nullement. La Turquie républicaine des années trente est en train de régler sa question identitaire d'une tout autre manière. Elle se donne une nouvelle histoire et une nouvelle langue. Une langue « purifiée ».

En effet, et comme le laissait deviner l'irritation de Levend devant la négligence des citoyens non musulmans à faire usage du turc, *la langue*



émerge justement comme le lieu privilégié, comme l'espace où se joue la question de l'identité nationale. Revenons sur les propos de Levend concernant sa « nostalgie pour le turc ». L'article est de circonstance. Publié en septembre 1936, il a dû être rédigé pendant que se déroulait à Istanbul, au Palais de Dolmabahçe, du 24 au 31 août, le troisième Congrès pour la langue turque (*Üçüncü Dil Kurultayı*). Quatre ans auparavant a été créée la Fondation linguistique turque (*Türk Dil Kurumu*). Elle a pour mission de donner le coup d'envoi de « la révolution linguistique » (*dil devrimi*) qui devra épurer la langue de la plupart des idiomes arabes et persans, trouver des mots de remplacement à partir de néologismes ou d'emprunts à la langue populaire anatolienne. Mais on n'en restera pas là. Ce troisième congrès qui se tient donc en 1936 est entièrement consacré à « la théorie solaire de la langue ».

De visée purement nationaliste, cette théorie tente de prouver par la linguistique la véracité des thèses d'Histoire qui donnent aux Turcs l'Asie centrale pour terre d'origine. Elle soutient que « la langue naturelle, primitive, serait née des onomatopées des premiers hommes. Les premiers à avoir ressenti la nécessité d'un langage (les Turcs, car plus évolués) auraient formé leur premier mot pour désigner le soleil ; toutes les langues du monde proviendraient de cette langue-mère, grâce aux migrations des peuples d'Asie centrale »<sup>52</sup>.

On peut donc dire que, dans le dispositif nationaliste des années trente, le motif de « la pureté » n'apparaît guère lorsqu'il est question des appartenances religieuses. Par contre, c'est bien ce thème qui traverse la réforme linguistique de part en part. La question de la langue, du turc, s'est doublement prêtée à ce que se joue, à travers elle, la question de l'identité : les préoccupations linguistiques constituèrent le champ où se déploya l'enjeu identitaire, l'espace qui se prêta à la purification, où l'on sépara « le soi » du « non-soi ». On tenta d'expurger le turc des mots arabes et persans. C'est à la langue que l'on fit dire l'histoire - nouvelle - des origines des Turcs.

Deux de leurs caractéristiques interdisent de qualifier de fascistes les doctrines nationalistes turques des années trente (telles qu'elles s'expriment à travers les éditoriaux éducatifs d'Agah Sirri Levend) : 1) elles ne sont pas issues d'une réaction aux Lumières et aux principes de la Révolution française, elles chérissent la raison ; 2) les bouffées anti-minoritaires dans la Turquie étatiste de cette période définissent bien une altérité à fondement religieux. Mais ces « autres » là et le harcèlement qui leur est réservé ne sont pas instrumentalisés dans une visée identitaire. Bien que le racisme ne soit pas un ressort indispensable de l'idéologie fasciste comme il l'est

52. Etienne Copeaux, *De l'Adriatique*, v I., pp. 103-104.

du national-socialisme dont il représente l'alpha et l'oméga, il s'agit quand même d'un thème très présent dans la rhétorique des « faisceaux ». Il sert à aiguïser, à crisper la question de l'identité.

### Conclusion

« La jeunesse est un baromètre » disait Agâh Sırrı Levend. Terre qu'on ensemence, *support* sur lequel on grave les valeurs de la Turquie moderniste et autoritaire, comment ne pas penser en effet qu'il suffit d'ausculter cette jeunesse pour s'informer de l'ensevelissement de demain. En droite ligne de cet état d'esprit, la jeunesse a servi aussi de *vérificateur*. Auprès d'elle se mesurait le succès des réformes et l'avancement dans le « devenir-nation ». À l'aune de la jeunesse s'évaluait le degré de modernité atteint par la Turquie tout entière. D'où son rôle emblématique. Alors que la majorité des femmes turques étaient encore voilées ou habillées selon les coutumes anciennes, les célébrations républicaines regorgeaient d'images de jeunes gens en tenues occidentales, de jeunes filles en courts pantalons de sport. Les images des « instituts de village » (*köy enstitüleri*), à la fin des années quarante, exhibaient des garçons et des filles habillés en shorts, travaillant ensemble à construire leur école au milieu des paysans des villages anatoliens traditionnels.

L'anniversaire du soixante-quatrième anniversaire de la République, qui fut l'occasion de manifestations exceptionnelles, a inscrit une rupture avec cette coutume de montrer une jeunesse censée témoigner de l'aboutissement des efforts consentis. Les deux expositions majeures qui ont marqué cette célébration à Istanbul, « La République. Trois Générations » (*Üç Kuşak Cumhuriyet*) et « Les Albums de Famille de la République » (*Cumhuriyet'in Aile Albümleri*) ignorent le thème de la jeunesse. Originales, ces expositions innovent. Elles inaugurent à bien des égards une nouvelle approche, une nouvelle rhétorique qui méritent qu'on y consacre une analyse spécifique. Mais en ce qui concerne notre propos ici, on peut relever que dans ces manifestations se mettent en scène un appétit pour la pluralité et la volonté de se démarquer du style officiel. Le relief social, par exemple, que donne à voir l'exposition des albums de famille tente de représenter la diversité géographique, ethnique et religieuse de la population. Y figurent une dynastie récemment sédentarisée, des familles non musulmanes, une saga circassienne, etc. Que parmi les bailleurs de fonds de ces manifestations on trouve une majorité d'institutions civiles comme des banques, la Bourse, des entreprises industrielles, n'est sans doute pas tout à fait étranger à la liberté du ton adopté par les catalogues de ces expositions dont Istanbul était l'hôte – et non pas Ankara. Cela non plus n'est certainement pas étranger à la disparition de la jeunesse du répertoire des thèmes de célébration de la République turque.